

Théâtre Royal des Galeries
SAISON 2025/2026

Le Prénom

Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière

Vincent Larchet	Patrick Ridremont
Elisabeth Garaud-Larchet	Catherine Decrolier
Pierre Garaud	Frédéric Nyssen
Anna Caravati	Audrey D'Hulstère
Claude Gatignol	Alexis Goslain
Mise en scène	Cécile Florin
Scénographie	Dimitri Shumelinsky

Du 3 décembre 2025 au 11 janvier 2026

Au Théâtre Royal des Galeries

En tournée du 10 mars au 12 avril 2026

Contact : Fabrice Gardin

02 / 513 39 60 – 0476 / 52 50 46 – fabrice.gardin@trg.be

Le Prénom

Vincent, la quarantaine triomphante, va être père pour la première fois. Invité à dîner chez Elisabeth et Pierre, sa sœur et son beau-frère, il y retrouve Claude, un ami d'enfance. En attendant l'arrivée d'Anna, sa jeune épouse, on le presse de questions sur sa future paternité. Mais quand on lui demande s'ils ont déjà choisi un prénom pour l'enfant à naître, sa réponse plonge la petite assemblée dans le chaos...

Avec *Le Prénom*, Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière, les deux auteurs de la pièce, s'en sont donné à cœur joie ! Dans un environnement conjugal somme toute assez banal, traversé de tensions quotidiennes, quelques amis réunis pour un dîner convivial en viennent en effet à se dire leurs quatre vérités, quitte à oser faire de surprenantes révélations...

C'est incisif, rapide, mordant, saignant même, et irrésistiblement drôle à la fois. La pièce a l'efficacité des évidences. Elle débusque, avec une clairvoyance dans le regard porté sur l'être humain parmi ses semblables, ce que l'on s'évertue à dissimuler et dessine une véritable cartographie sensible et amusée de l'homme contemporain.

Patrick Ridremont, en quadra brillant, se révèle être le véritable agent provocateur du spectacle. Il est celui qui, en voulant faire une mauvaise blague, allume la mèche d'un grand déballage qui, s'il se déroule devant nos yeux de spectateurs, doit sans doute rappeler de jubilatoires souvenirs à beaucoup d'entre nous...

En maniant avec habileté et beaucoup d'humour le jeu de la vérité, *Le Prénom* joue avec nous de la meilleure des manières, en nous rappelant que le théâtre, royaume de l'illusion, n'est peut-être pas toujours moins vrai que la vie !

C'est une pièce très bien construite et intelligente dans ses références ; le milieu dépeint est celui de gens cultivés, ayant de la conversation, des connaissances littéraires ou autres ce qui amène un côté brillant dans les dialogues. Le langage y est très parlant, ce n'est pas littéraire mais plutôt quotidien dans le bon sens du terme. Plusieurs fois, on se retrouve surpris, cueilli par des choses inattendues qui nous emmènent dans la suite.

Mais cette pièce reste une comédie même si les paroles sont parfois très dures via certains règlements de compte, il demeure beaucoup d'éléments réellement comiques. C'est un très bon dosage entre quelque chose de sérieux, de grinçant et quelque chose de drôle. Il faut sentir que ce sont cinq personnes qui se connaissent depuis très longtemps et ont donc une enfance et un

passé communs. Ces personnes ont un code entre elles, une série de références communes qui amènent entre eux une complicité, une fratrie, un amour fraternel. Mais, comme lorsque nous sommes entre frères et sœurs, nous pouvons nous envoyer des piques assez sévères. Cependant, cela n'entame pas en profondeur l'amour que l'on a pour son frère ou sa sœur. C'est très fréquent ici aussi. Ces personnes, quand elles se voient, et c'est souvent le cas, finissent par se disputer pour une raison ou pour une autre mais, en même temps, c'est un quintet absolument indissociable. La différence entre leurs soirées habituelles et celle-ci, c'est que des remarques et vérités plus dures, enfouies et tues depuis longtemps, vont éclater.

Quelques mots avec Cécile Florin

→ Qu'est-ce qui t'a attiré dans ce texte ?

Un texte formidablement bien écrit. Les dialogues sont savoureux, le sujet de départ (ô combien universel, à savoir le choix du prénom de l'enfant à naître), s'avère être le révélateur, de rivalités, de rancœurs et de secrets entre les protagonistes... ce qui en fait une comédie drôle, touchante, et diablement intelligente !

J'adore ce texte !

→ Peux-tu nous dire un mot sur la distribution ?

En ce qui me concerne, une distribution de rêve !

Toutes et tous dotés d'un talent incroyable, d'une grande générosité, et de créativité, avec de l'énergie à revendre. Je les remercie toutes et tous.

Je les adore !

→ Qu'est-ce que la mise en scène t'apporte de différent par rapport à ton métier de comédienne ?

Apprendre.... Encore et toujours.

Quand je joue, j'apprends de ma ou de mon metteur en scène, de mes partenaires de jeux.

Et quand je mets en scène, j'apprends de « mes » comédiens, sous un autre angle, un autre regard, tâchant de veiller au bien être de toutes et tous.

Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une merveilleuse collaboration. Le plaisir de construire ensemble, d'évoluer, d'acquérir plus d'expérience, et d'apprendre...

J'adore mon métier !

L'entente parfaite

Rencontre avec Mathieu Delaporte et Alexandre de la Patellière

Vingt-cinq ans d'amitié, de travaux en parallèle ou ensemble dans l'univers du cinéma, et cette première pièce, « Le Prénom ». Histoire d'une complicité fertile.

L'un, Alexandre de la Patellière, est né en juin 1971, l'autre, Matthieu Delaporte, en septembre de la même année. Le premier a les cheveux plutôt noirs. L'autre est châtain. Les traits sont harmonieux, les regards pétillants, les silhouettes en font des frères fins et décontractés d'apparence. Les lunettes à monture noire accentuent la gémellité ludique et le côté intello des deux complices. L'histoire de leur rencontre est formidable. Un jour de 1995, ils travaillent dans la même maison de postproduction quand le dieu hasard les met en présence. Matthieu, qui a fait des études d'histoire et Sciences-PÔ, vient de tourner son premier « court », *Musique de chambre*. La monteuse a eu un souci, il est seul dans sa salle... et un technicien, pour l'aider, lui montre les images de son film. Elles apparaissent, muettes, sur les écrans de toutes les autres cabines... Alexandre de la Patellière, qui est donc dans les mêmes locaux ce jour-là, les voit. Il est frappé par l'originalité de la forme... il part à la recherche de l'auteur...

Cette scène primitive d'une amitié ouverte et heureuse est en elle-même une pépite. On dirait qu'un scénariste malin l'a écrite... C'est cela la vie, lorsqu'on sait en reconnaître les signes. Depuis, ils ne se sont pas quittés, tout en menant deux chemins personnels. De vie. Ils sont mariés l'un et l'autre. Des épouses sensibles, actives, créatives, dans d'autres domaines que le cinéma. Alexandre a deux filles. Matthieu trois garçons. Ils portent tous des prénoms rares, originaux... Un détail qui compte lorsque l'on connaît le propos de cette première pièce... Chemin personnel de profession également, car s'ils ont aujourd'hui un bureau commun chez Aton Soumache, fondateur d'Onyx Films et de Method Films (un copain de fac de Matthieu), ils ont su mener des trajets en toute indépendance.

Alexandre est né dans le sérail. Son père est Denys de la Patellière, sa mère est monteuse. Il n'aurait pas imaginé travailler dans un autre monde que celui du cinéma. Il a fait tous les petits métiers du 7e art, apprenant sur le tas. Aux laboratoires Éclair, il perfectionne ses connaissances techniques avant de devenir l'assistant de son père sur

deux épisodes de la série Maigret avec Bruno Cremer, dont ils assurent également l'adaptation. Dans la foulée, le jeune homme va passer de longs mois à Prague puis à Londres pour *Les Épées de diamant*, un film de son père consacré à un héros de l'aviation allemande opposant aux nazis, tout en rédigeant des notes de lecture de scénarios pour diverses sociétés. Il est repéré par Dominique Farrugia qui l'engage à Rigolo films (RF2K). Matthieu, lui, élevé dans le Quartier latin, est né dans une famille intellectuelle, mais loin du cinéma. Il a entrepris des études. N'imagine pas ne pas écrire. Et se lance dans la réalisation d'un court métrage de fiction sans rien connaître des arcanes du métier. C'est grâce à ce premier film, avec Matthieu Rozé et Olivier Sitruk, l'histoire d'un mec qui ne parvient pas à se suicider car son voisin fait trop de bruit, qu'il est repéré par Alain de Greef qui l'engage à Canal+. Il va notamment écrire pour *Le Vrai Journal* de Karl Zéro.

L'un comme l'autre reconnaîsse la chance qu'ils ont : vivre de leur plume, être payés pour écrire pour le cinéma. Les retrouvailles de Matthieu Delaporte et d'Aton Soumache a été très essentielle. Ce dernier va produire *Renaissance*, film d'animation en noir et blanc, une œuvre du peintre et réalisateur Christian Volckman qui donne au Paris de 2054 des architectures impressionnantes. Matthieu Delaporte et Alexandre de la Patellière sont les scénaristes de ce film révolutionnaire sorti en 2006 et sur lequel toute l'équipe aura passé cinq ans...

Écrire est un travail à plein temps. Nos deux scénaristes, réalisateurs, producteurs, le savent mieux que quiconque. Ils se moquent d'eux-mêmes en constatant qu'ils ont des horaires de bureau, comme des notaires de province : 9 heures-19 heures chaque jour. Mais ils savent qu'écrire est longue patience. Ils ne progressent jamais platement à quatre mains. Lorsqu'ils élaborent ensemble une histoire, ils parlent sans fin, débattent, se disputent. Puis l'un prend la responsabilité de la rédaction première d'une scène. L'autre va lire. Et les amendements commencent. Avec Julien Rappeneau, ils ont composé *La Jungle*, film de Matthieu, produit par Aton Soumache, et Alexandre, un film avec Patrick Mille et Guillaume Gallienne. Leur bureau est une ruche. Une boîte à idées. On les consulte sans cesse. Ensemble, ils viennent de signer de longues séries. Une adaptation du *Petit Prince*, d'après Antoine de Saint-Exupéry. Une gageure : 26 fois 52 minutes pour France Télévisions. On verra également *The Prodigies*, adaptation de *La Nuit des*

enfants rois d'Antoine Charreyron, un premier film qui est sorti en février 2011.

En 2009, ils ont franchi le pas et composé leur première pièce. Xavier Daugreilh, auteur dramatique qui travaille également pour le cinéma, les a encouragés. En vacances, ils s'en sont parlé. Ils ont discuté. Imaginé. Noté des situations, des répliques. Et puis une plage de temps s'est ouverte devant ces deux hommes très occupés. Un scénario remis à plus tard. La brèche était là. Écrire, c'est leur douce drogue ! Et autant, comme ils le disent, un scénario est un 'objet transitionnel' qui obéit à de strictes contraintes et qui est ensuite souvent transformé pour les besoins de la production, autant, avec le théâtre, ils se sont sentis libres.

Matthieu et Alexandre signent donc leur première pièce de théâtre, *Le Prénom*, qui connaît un immense succès. L'idée d'un prénom polémique pour un futur enfant, qui cristallise des conflits souterrains au sein d'une bande d'amis, permet aux deux auteurs d'aborder les rancœurs non dites, le rôle assigné à chacun dans un groupe, les préjugés de classe – et, surtout, de susciter les rires du public grâce à des situations et des répliques devenues cultes. Matthieu intervient : « *C'est comme dans un repas de famille, vous passez sans cesse du coq à l'âne. Nous venons tous les deux de familles très politisées où l'engueulade est un sport hebdomadaire. Dans une engueulade, on se chauffe, puis ça se détend, ça devient un peu mou.* » Alexandre renchérit : « *Nous avions envie de nous promener entre les humeurs et que les spectateurs venus voir cette histoire de prénom se demandent ce qu'il se passe quand elle est réglée au bout de 30 minutes. Puis qu'ils commencent à se dire que tout ça pourrait mal finir.* » Le triomphe est tel qu'ils décident de porter la pièce à l'écran en 2011. Nouveau succès. Le secret de leur écriture conjointe ? « *L'ennemi, au théâtre, c'est le bavardage. Pour que ça reste à l'os, il vaut mieux construire ensemble et se séparer les scènes* », note Alexandre. Et Matthieu d'acquiescer : « *La musique du dialogue est personnelle. Elle vient mieux seul qu'à deux. On commence par construire le chemin de fer de la pièce ensemble pendant des mois sans rentrer dans le dialogue. Sinon ce n'est plus la narration qui guide la pièce mais ce sont des scènes. Et c'est plus dur d'abandonner un dialogue qu'une idée de dialogue.* »

Si Matthieu réalise seul *Un illustre inconnu* (2013), captivante réflexion sur l'identité portée par un extraordinaire Kassovitz, les deux hommes coécrivent le diptyque *Papa*

ou Maman (2015-2016), irrésistible comédie du remariage, réalisé par Martin Bourboulon. L'occasion de conforter les liens entre les deux auteurs, le réalisateur et le producteur dans une combinaison gagnante. C'est ainsi que Matthieu et Alexandre signent *Le Meilleur reste à venir* (2019), comédie dépressive, interprétée par Patrick Bruel et Fabrice Luchini, autour de deux amis d'enfance qui décident de tout plaquer pour vivre intensément ce qu'ils croient être les derniers mois de leur vie. Trois ans plus tard, ils s'attellent à l'adaptation des *Trois Mousquetaires*. Cette fresque qui rappelle le cinéma de Philippe de Broca et de Jean-Paul Rappeneau séduit largement le public. Mais c'est avec *Le Comte de Monte Cristo* que les deux auteurs parviennent au sommet de leur art, réunissant qualité de l'écriture, souffle romanesque, inventivité de la mise en scène et intelligence de la direction d'acteurs. Triomphe critique et public – le film dépasse les 9 millions d'entrées malgré sa durée de 3 heures –, *Monte Cristo* a déjà conquis la critique américaine. Sans jamais se reposer sur leurs lauriers, Matthieu Delaporte et Alexandre De La Patellière se sont déjà remis au travail pour leur nouveau projet : *Les Rois Maudits...*

Ce qu'il ne faut pas dire

Du *Misanthrope* au *Prénom*, le théâtre a depuis toujours exploité le thème de la vérité qui fâche...

Il n'est pas besoin d'être atrabilaire pour lancer dans une société bien élevée la vérité qui fâche et fait voler en éclats le consensus et les bonnes manières. Mais ce sont doute Alceste et Molière qui ont été les premiers à utiliser cet explosif. Après le « Franchement, il est bon à mettre au cabinet » du Misanthrope parlant sans détour du sonnet d'Oronte, le ressort comique du dire ce qu'il ne fallait pas dire est déjà à son sommet. On pourra faire aussi bien, on ne pourra faire mieux. Mais Alceste est un homme lucide et diablement intelligent. En général, dans la comédie, c'est le balourd, le maladroit, le nigaud qui met sur la table ce qui devait être tu impérativement.

Chez Marivaux, il y a toujours un butor qui révèle ce qui devait rester caché. Les personnages s'adonnent à des jeux de rôles très savants, jusqu'à ce qu'une gaffe ou une perfidie mette fin au stratagème tout à trac. Qu'on pense à *La Fausse Suivante*. Le chevalier s'est déguisé en femme.

Le mot de trop viendra de ses propres gens, Trivelin et Arlequin... Chez son contemporain italien, Goldoni, le jeu de la vérité mal gardée peut fonctionner de la même façon, que cela se passe dans le peuple ou dans la bourgeoisie. Les nantis ont toujours ce mot de trop qui débusque une vérité étouffée, et c'est la dispute généralisée. Dans le versant populaire de ce théâtre, *Barouf à Chioggia* est l'exemple le plus éblouissant : quand un pêcheur apprend que sa promise a pris un plat de courges avec un autre, c'est le port tout entier qui prend feu !

Bien qu'il soit l'auteur du plus beau poème sur le pouvoir d'un mot saisi et déformé par la rumeur (*Le Mot*), Victor Hugo a peu utilisé ce cas de figure dans son théâtre. Les vaudevillistes s'en emparent dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Beaucoup de leurs œuvres sont des courses-poursuites après un personnage inconscient qui pourrait formuler ce qu'il ne faut surtout pas rendre public. Feydeau est le constructeur le plus parfait de ces déchaînements endiablés où des personnages affolés tentent d'étouffer les affaires qui pourraient surgir d'un aveu apparemment innocent. Mais, juste avant lui, c'est Labiche qui a trouvé la bonne définition : *Doit-on le dire ?* Dans cette pièce délirante, où les secrets impudiques peuvent éclater à chaque seconde, les protagonistes se posent cette question et répondent : non, il ne faut pas le dire.

Guitry, Pagnol, Giraudoux, Aymé joueront avec ce déclic de la vérité au bord des lèvres et de l'information explosive dont le porteur ne connaît pas la puissance de démolition. Roger Vitrac, à l'opposé, choisit le principe de l'explosion volontaire, prémeditée. Le héros de *Victor ou les Enfants au pouvoir*, un enfant de neuf ans, dit le jour de son anniversaire (et de sa mort, puisqu'il mourra à la fin de la journée) toutes les horreurs qu'il pense des bourgeois, des militaires, du clergé et des aristocrates. Vitrac, sans le vouloir vraiment, donne forme au canevas - bientôt surexploité - du repas ou du pince-fesses raté qui dégénère et qui était déjà en filigrane chez Jarry et chez Courteline. Quoique maître dans les armes de la comédie, Anouilh saura donner à cette situation une force émotive en se plaçant aussi du côté du blessé, comme dans *Colombe* où la jeune femme infidèle se justifie sans honte de sa trahison auprès d'un amant au cœur qui saigne.

Le Prénom de Mathieu Delaporte et Alexandre de la Patellière invente dans une voie qu'ont empruntée et renouvelée *Cuisine et dépendances* de Bacri-Jaoui, *Le Dîner de cons* de Francis Veber et *Le Dieu du carnage* de Yasmina Reza. D'autres auteurs ont préféré jouer ce jeu-là dans les marges : Harold Pinter en faisant des vérités proférées des probabilités invérifiables, Nathalie Sarraute en remplaçant le mot gênant par l'intonation insupportable (*Pour un oui ou pour un non*). De toute façon, une chose est sûre : il vaudrait mieux ne rien dire en mangeant.

Gilles Costaz, l'avant-scène, n°1287

En 2010, Matthieu et Alexandre signent leur première pièce de théâtre, *Le Prénom*, qui connaît un immense succès. L'idée d'un prénom polémique pour un futur enfant, qui cristallise des conflits souterrains au sein d'une bande d'amis, permet aux deux auteurs d'aborder les rancœurs non dites, le rôle assigné à chacun dans un groupe, les préjugés de classe – et, surtout, de susciter les rires du public grâce à des situations et des répliques devenues cultes. Matthieu intervient : « *C'est comme dans un repas de famille, vous passez sans cesse du coq à l'âne. Nous venons tous les deux de familles très politisées où l'engueulade est un sport hebdomadaire. Dans une engueulade, on se chauffe, puis ça se détend, ça devient un peu mou.* » Alexandre renchérit : « *Nous avions envie de nous promener entre les humeurs et que les spectateurs venus voir cette histoire de prénom se demandent ce qu'il se passe quand elle est réglée au bout de 30 minutes. Puis qu'ils commencent à se dire que tout ça pourrait mal finir.* » Le triomphe est tel qu'ils décident de porter la pièce à l'écran en 2011. Nouveau succès. Le secret de leur écriture conjointe ? « *L'ennemi, au théâtre, c'est le bavardage. Pour que ça reste à l'os, il vaut mieux construire ensemble et se séparer les scènes* », note Alexandre. Et Matthieu d'acquiescer : « *La musique du dialogue est personnelle. Elle vient mieux seul qu'à deux. On commence par construire le chemin de fer de la pièce ensemble pendant des mois sans rentrer dans le dialogue. Sinon ce n'est plus la narration qui guide la pièce mais ce sont des scènes. Et c'est plus dur d'abandonner un dialogue qu'une idée de dialogue.* »

Si Matthieu réalise seul *Un illustre inconnu* (2013), captivante réflexion sur l'identité portée par un extraordinaire Kassovitz, les deux hommes coécrivent le diptyque *Papa ou Maman* (2015-2016), irrésistible comédie du remariage, réalisé par Martin Bourboulon. L'occasion de conforter les liens entre les deux auteurs, le réalisateur et le producteur dans une combinaison gagnante. C'est ainsi que Matthieu et Alexandre signent *Le Meilleur reste à venir* (2019), comédie dépressive, interprétée par Patrick Bruel et Fabrice Luchini, autour de deux amis d'enfance qui décident de tout plaquer pour vivre intensément ce qu'ils croient être les derniers mois de leur vie. Trois ans plus tard, ils s'attellent à l'adaptation des *Trois Mousquetaires*. Cette fresque qui rappelle le cinéma de Philippe de Broca et de Jean-Paul Rappeneau séduit largement le public. Mais c'est avec *Le Comte de Monte Cristo* que les deux auteurs parviennent au sommet de leur art, réunissant qualité de l'écriture, souffle romanesque, inventivité de la mise en scène et intelligence de la direction d'acteurs. Triomphe critique et public – le film dépasse les 9 millions d'entrées malgré sa durée de 3 heures –, *Monte Cristo* a déjà conquis la critique américaine. Sans jamais se reposer sur leurs lauriers, Matthieu Delaporte et Alexandre De La Patellière se sont déjà remis au travail pour leur nouveau projet : *Les Rois Maudits...*

Comment un dîner tourne au pugilat

Vincent, qui travaille dans l'immobilier et roule en 4x4 alors qu'il vit dans le Marais à Paris sera bientôt papa. Ce soir, il est invité à dîner chez sa sœur, "Babou" et son mari, Pierre, un ami d'enfance, avec Claude, tromboniste dans l'orchestre de Radio France, également un ami depuis trente ans. En attendant la future maman en retard, il répond avec bonheur aux questions sur ce premier enfant à venir, un garçon. Jusqu'à ce qu'on lui pose LA question : celle du prénom. Face à sa réponse, surprise, incrédulité puis déchaînement. Prénom maudit, à réhabiliter pour les uns, prénom ultra-provocateur qui portera préjudice à l'enfant toute sa vie pour les autres, le débat déborde. L'affrontement vire rapidement au règlement de comptes; rancunes, frustrations, vieux souvenirs enfouis ressurgissent de manière pas très jolie jolie. La discussion qui s'envenime voit s'affronter deux personnages presque caricaturaux. Pierre, agrégé de lettres, enseignant à Paris IV et ayant investi dans un appartement à la superficie remarquable mais dans un quartier "en devenir", père d'Apollin et Myrtille est l'incarnation du bobo, de l'intellectuel "faites ce que je dis mais pas ce que je fais", de la gauche bien-pensante. Vincent, lui, avec sa grosse voiture et ses gros revenus, représente le beauf arriviste, sympathique mais peu cultivé. Quant à Claude, le tromboniste, on le surnomme bien vite "la Suisse" pour sa neutralité et Babou, la femme de Pierre, tente de temporiser. Ce serait trop simple et inintéressant si le débat houleux en restait là mais bien entendu, les personnalités se révèlent plus subtiles qu'elles en ont l'air et les propos s'écartent des clichés.

Le rythme de cette pièce aux répliques cinglantes et à l'humour mordant ne faiblit pas une seconde et va crescendo. Dans un décor réaliste représentant un salon, "Le Prénom" est une pièce de pur théâtre de boulevard au mécanisme bien huilé nourri de rebondissements. Jubilatoire.